



THÉÂTRE
Fanny Britt et Maxime Denommée
dans le monde de Dennis Kelly
Page E 3



CINÉMA
Une année exceptionnelle
pour le cinéma d'auteur d'ici
Page E 6

CULTURE & LIVRES



Maison abandonnée

JEAN-FRANÇOIS NADEAU LE DEVOIR

Histoire d'antan et histoire d'amour en Beauce

DANIELLE LAURIN

Nous sommes en 1914, dans un petit village beauceron. Les catholiques (francophones) entretiennent des relations pacifiques, au pire marquées d'indifférence, avec la petite communauté protestante (anglophone) du coin. Jusqu'à ce qu'un curé despotique vienne mettre le feu aux poudres...

C'est la toile de fond de *Maggie*, roman historique «basé sur des faits véridiques», nous prévient-on. Et première œuvre de fiction de l'ex-journaliste de Radio-Canada Daniel Lessard, lui-même Beauceron.

Disons-le tout de suite: l'auteur possède l'art de raconter. C'est coloré, la langue est chaude, teintée de régionalismes, d'expressions de l'époque. C'est plein de péripéties, c'est rocambolesque, même.

C'est tragique. Mais drôle par moments. Les dialogues sont vivants. Et les personnages typés, pour ne pas dire caricaturaux, dans le cas du curé surtout. Ça fait partie du jeu, du genre.

Rien d'innovateur dans la forme, d'accord. Ce n'était pas le but non plus, on s'en doute. Rien pour crier au génie. Mais un vrai plaisir de lecture, pour qui aime les bons vieux romans qui nous replongent habilement dans la vie d'antan.

On pense, pour la manière, aux *Belles histoires des pays d'en haut*. On pense aussi aux *Filles de Caleb*, pour les descriptions de la vie rurale, et parce que le personnage principal, Maggie, est maîtresse d'école, qu'elle est déchirée, comme la belle Emilie, entre sa vocation et l'amour fou qu'elle éprouve pour un homme.

Sauf que l'homme en question, ici, est protestant. Tandis que Maggie est catholique. Et Irlandaise, de surcroît. Par son père. Autant dire étrangère. Différente. Suspecte.

Une Irlandaise au tempérament de feu, Maggie. Qui n'en fait qu'à sa tête, n'obéit à aucun dogme, ne se plie à aucune autorité, surtout pas religieuse. Une femme libre, avant-gardiste. Fièrre, brillante. Mais à qui on le fera payer cher.

Une femme qui choisit de vivre en marge de la société pour préserver son indépendance d'esprit, son autonomie. Mais à qui il arrive de prendre les mauvaises décisions, sur un coup de tête.

Une femme amoureuse. Belle, sensuelle, troublante. Passionnée. C'est le portrait que trace Daniel Lessard de son héroïne. S'attardant, au passage, sur le sort réservé aux femmes de l'époque. Aux maîtresses d'école, en particulier, à qui l'on

On pense, pour la manière, aux *Belles histoires des pays d'en haut*. On pense aussi aux *Filles de Caleb*, pour les descriptions de la vie rurale.

refusait le mariage. Aux pécheuses qui tombaient enceintes avant le mariage aussi, et osaient entrevoir l'avortement.

Un village qui prend vie

Autour de Maggie, c'est tout un village qui prend vie. Tandis que la guerre gronde au loin et que la conscription de Borden va déchirer la population canadienne. Tandis que les magouilles politiques sont monnaie courante. Et le clergé tout-puissant.

Autour de Maggie: un maire de village ambitieux qui a bien l'intention d'être réélu et un curé détestable qui s'acharne à démoniser les protestants. Les deux hommes se livrent une guerre (de pouvoir) sans merci.

Autour de Maggie: une population en grande partie illettrée. Qu'on mène en bateau.

Qui craint la damnation de l'enfer, qui a peur des revenants, parfois jusqu'à la folie. Et qui raffole des ragots, adore manger du prochain.

Au programme: menaces d'excommunication, procès pour mœurs légères. Et parodie de justice. Au programme: suicide, incendie criminel, échanges de coups de feu. Et même meurtre.

Il s'en passe, des choses, dans ce petit village. Tout ça à cause de Maggie, d'une certaine façon. De son amour fou pour un protestant. Tout ça à cause d'un curé malveillant, de son acharnement sur Maggie, surtout. Et à travers elle, sur les protestants. Tout ça à cause d'un maire qui refuse de prendre trop clairement position, aussi, de peur de perdre ses élections.

La culpabilité, ou plutôt le sentiment de culpabilité, est l'un des thèmes dominants du roman. Avec le refus de la différence, la peur de l'autre. Et les ravages de la religion toute-puissante, bien sûr.

Tout ça porté par une histoire d'amour. Une grande histoire d'amour, qui se vit dans l'attente, pour une grande partie du roman. Alors que l'homme est parti, au front. Que la femme est sans nouvelles de lui. Jusqu'à ce que...

Tout ça fait boule de neige. Tout ça s'enchaîne, déboule. Il suffit de lire la première phrase: «*Maggie Miller s'échine dans la neige, relève sa crémone rouge pour se protéger de la tempête qui tourne, rageuse, autour d'elle.*» Et c'est parti!

Collaboratrice du Devoir

MAGGIE

Daniel Lessard
Éditions Pierre Tisseyre
Montréal, 2011, 392 pages

CULTURE

SPECTACLES QUÉBÉCOIS

Grands rendez-vous et soirées entre nous

SYLVAIN CORMIER

Plus que jamais cette année, cette liste est faite de deux sortes de spectacles. Il y a les soirs où j'avais en main le stylo-bille et le bloc-notes du critique en service commandé, que j'oubliais tellement la joie d'être là m'extirpait de ma fonction. Mais aussi, j'ai retrouvé en 2011 le goût des sorties pour sortir, de dire: oui j'y vais pour le plaisir, et le trouver, déçuplé. Le chanteur français Daran m'a dit qu'il est venu habiter à Montréal parce qu'on peut y jouer tous les soirs quelque part. C'est aussi le bonheur du spectateur en goquette.

1. Arcade Fire et Karkwa à la place des Festivals (Pop Montréal). Est-ce le sourire de Régine Chassagne, grand comme un écran géant? Est-ce le décor de marquise de cinéma aux mille ampoules? C'est incroyable à quel point Arcade Fire illuminait la place des Festivals au grand spectacle des 10 ans de Pop Montréal: les huit gars et filles de la belle bande en jetaient dans tout le champ du regard. Permettez un peu d'emphase: ils éclaboussaient la ville de leur bonne énergie; ce groupe est un soleil, une galaxie, un univers! Peut-être était-ce à ce point éblouissant parce qu'avant, il y avait eu Karkwa, et que le groupe montréalais, ça ne m'avait jamais frappé autant, est, à l'opposé, une sorte de trou noir. Un concentré de matière sombre toujours au bord de l'implosion. Intense autant qu'Arcade Fire est intense, mais par en dedans. La ville était magnifique, la température douce. Une soirée parfaite.

2. Richard Séguin à L'Astral. Son meilleur spectacle depuis la tournée de *Journée d'Amérique?* Peut-être bien. Immense et intimiste à la fois. Je n'oublierai pas ce fond de scène constitué par une haie d'herbes hautes, avec des éclairages pour l'aube, le zénith, le crépuscule. Je reverrai longtemps Richard s'installant, et démarant avec une chanson des *Doux hommes rapaillés*. Et j'entends encore résonner les trois guitares de front, avec Hugo et Simon flanquant Richard: par moments, on aurait dit le Festival d'été de Québec, sur les Plaines. Géant. Il est fort, Richard, encore et toujours porteur d'espoir, irrésistible et contagieux. Même en ces temps époumonés, il donne du souffle.

3. Marie-Jo Thério et Richard Desjardins à L'Astral (Coup de cœur francophone). Une soirée de chansons du-

Arcade Fire lors du spectacle du 10^e anniversaire de Pop Montréal

rables pour les 25 ans du Coup de cœur. Marie-Jo avait laissé de côté le nouveau spectacle du projet *Lydia Lee* pour «une rétrospective 25-ans-de-Coup-de-cœur-Marie-Jo-qui-veillit»; Desjardins a offert presque tel quel son «show pour les Français», ce qui était pratique: toutes ses immortelles y sont alignées au peloton d'exécution de sa «guérilla» de guérilla. Dans la proximité de L'Astral, chacun chérissait sa chance et remerciait le cœur-battant-en-chef Alain Chartrand pour l'occasion d'un tel retour d'ascenseur.

4. Gilles Vigneault au Gesù. Ce sont ses belles mains et ses grands bras qui m'ont fasciné presque toute l'heure et demie qu'a duré son splendide spectacle *Vivre debout*. C'était carrément un spectacle dans le spectacle: on aurait dit qu'il dirigeait la circulation de tout un peuple. Peut-être parce que les jambes, solides encore mais moins mobiles, ne pouvaient qu'esquisser les gigues d'antan, tout l'agile Gilles était dans ses hautes vergues et sa large maturité: là il est encore et toujours seul maître à bord, capitaine sans conteste de son vaisseau après 50 ans de navigation au grand cours.

5. Stefie Shock au Club Soda (FrancoFolies de Montréal). Le Soda bondé était sa sorte de lieu, son look néo-Hendrix totalement *bath* (chapeau de gangster, manteau de mouton), jusqu'au positionnement des musiciens sur scène qui étonnait agréablement:

batterie et claviers étaient aux trois quarts de dos, flanquant Stefie et sa choriste-bassistesse Suzie McLelove. La nouvelle chimie de Stefie, qui mêle ses grooves chéris des années 60 aux sonorités new wave des années 80, était explosive. Son meilleur show? Le plus détonnant, certainement.

6. Mara Tremblay à L'Astral (FrancoFolies de Montréal). Que c'était beau, ce concert solo de Mara, avec rien d'autre que ses chansons, une guitare, un piano, une mandoline, son violon, sa magnifique tête forte, sa charpente tout en nerfs et son cœur grand comme ça et sa belle âme! Quand Mara Tremblay a dit que le diagnostic de bipolarité lui avait fait comprendre pourquoi elle s'était si longtemps sentie «comme un chihuahua dans un *pet shop* de centre d'achat», tout était dit.

7. Damien Robitaille chante Burt Bacharach à L'Astral. C'était l'enregistrement d'une des émissions de la série *Monique Giroux fait une scène avec...* pour Espace Musique. Même pas un spectacle officiellement spectacle, et pourtant, une vraie réussite. Damien Robitaille chantant Burt Bacharach, c'était délirant. Damien n'est pas Dionne Warwick (!), mais les versions françaises et québécoises dénichées étaient données avec un tel abandon, un plaisir si bon enfant, qu'on était sous le charme (et les arrangements étaient impeccables, c'est le secret). Monique, des idées de soirées comme celle-là, elle en a des tas, qu'on se le dise.

8. Ingrid St-Pierre à La Tulipe. On l'a aimée après une moitié de chanson. Ces années à chanter et à pianoter dans un café de Trois-Rivières ont donné à ses 26 ans le tour d'un vétéran.

sa manière de nous amener dans son drôle d'univers ordinaire pas ordinaire était d'une habileté si habile qu'on ne voyait plus les fils. Ses mélodies s'auto-risaient d'étranges équipées dans les routes non balisées mais arrivaient toujours à destination. Son affection pour les mots de plus de deux syllabes était si rafraîchissante que ça lui donnait le droit de s'enfermer çà et là dans ses fleurs de tapis. Étonnante Ingrid. On la reverra.

9. Toutes les filles, au Verre Bouteille. C'étaient des retrouvailles pour les copines de la tournée *Toutes les filles*. Un soir à la va comme je te joue, bonne franquette et franche rigolade. Un peu beaucoup la fête à Mara Tremblay, puisqu'elle retrouvait la scène après le congé forcé. Une soirée folle, un peu tout croche, le micro de Magnolia descendait tout seul, Gaëlle a fini par faire le pied de micro humain, croquevillée devant la contrebasse de Magnolia, bras tendu. Autour, Sylvie Paquette, Emilie Veille, Catherine Durand, Ginette et Mara pouffaient en jouant. La musique était heureuse et tendre. J'étais content d'être là. Pas obligé.

10. Érotique PQ, happening-lancement de la bande originale d'*Après-ski* au Divan orange. Le goût des soirées facultatives m'est revenu un samedi soir, fin janvier: les Disques Pluton lançaient la réédition de la b.o.f. d'*Après-ski*, Sacré happening. Le groupe Érotique PQ (le duo Call Me Poupée, plus des tas de cuivres et une section rythmique funk-soul du tonnerre) a fourni la bande-son, le film était projeté derrière, des DJ prolongeaient le groove. Dans mes grosses bottes de caoutchouc, j'ai presque dansé.

Le Devoir

MUSIQUE CLASSIQUE

Les dix concerts de 2011

CHRISTOPHE HUSS

L'année 2011 est évidemment celle de l'ouverture de deux nouvelles salles à Montréal: la Maison symphonique et la salle Bourgie. C'est aussi un millésime marqué par le premier Festival d'opéra de Québec, la nomination d'un nouveau chef, Fabien Gabel, pour l'OSQ et le passage de témoin, chez I Musici de Montréal, entre Yuli Turovsky et Jean-Marie Zeitouni.

L'année a aussi été marquée par une reconnaissance internationale grandissante pour Les Violons du Roy et par la baisse de régime de l'Opéra de Montréal, qui a dû repasser à quatre spectacles par saison. Côté flops, il y en eut de retentissants, par exemple la venue d'un Orchestre national de France qui ne sait plus jouer sa propre musique, la courte vue du chefailon qui dirige désormais le Philharmonique de New York et l'étrange concert inaugural de Zeitouni chez I Musici.

1. Le rossignol et autres fables. Musiques de Stravinski mises en scène par Robert Lepage. Julia Novikova, Edgaras Montvidas, Chœur de l'Opéra de Québec, Orchestre symphonique de Québec, Johannes Debus. Festival d'opéra de Québec, le 2 août. Et un autre *made in Québec!* Bravo à Grégoire Legendre, le directeur de l'Opéra de Québec, au maire Régis Laubeau et à la ministre Christine St-Pierre, qui ont réussi à implanter à Québec un festival d'opéra ambitieux, de haute qualité et pas élitiste. Débuter avec l'un des plus beaux spectacles lyriques créés sur la planète ces dernières années est de bon augure. Ce *Rossignol* de Lepage, c'est de la magie.



Le Rossignol de Stravinski, mis en scène par Lepage

1. Ex æquo. Haendel: Le messie. La Chapelle de Québec, Les Violons du Roy, Bernard Labadie. Maison symphonique de Montréal, le 11 décembre (et la veille à Québec). Une partition rodée et maîtrisée sur le bout des doigts; une palette de nuances démultipliée entre le *pianissimo* et le *mezzo-forte*; un travail érudite sur l'articulation; une alliance de mordant et de poésie, ainsi qu'un chant choral rejoignant la perfection du Monteverdi Choir de John Eliot Gardiner. Et tout cela *made in Québec!*

3. Quatuor Borodine. Beethoven: Quatuor op. 132. Chostakovitch: Quatuor n° 15. Maison symphonique de Montréal, le 11 septembre. L'inouï à l'état pur et au sens propre! Le premier grand frisson dans la nouvelle salle aura été un concert de musique de chambre organisé par l'OSM, donné par un quatuor à cordes devant un public placé en fond de scène. L'auditorium de la Maison symphonique devenait une immense chambre de résonance pour un quatuor en état de grâce. Le 15^e Quatuor de Chostakovitch austère, sidérant et de concentration, de matière et de noirceur, était littéralement projeté dans cet espace sonore infini, cosmique et intemporel.

4. Béatrice Rana, la révélation d'une grande pianiste. Tchaïkovski: *Concerto pour piano n° 1*. Beatrice Rana, Orchestre métropolitain, Jean-François Rivest. Théâtre Maisonneuve, le 31 mai. Le Concours musical international de Montréal 2011 a révélé une grande pianiste, l'Italienne Beatrice Rana, 18 ans. Prenons le pari que nous avons aussi assisté à l'éclosion d'une immense artiste. Rana a survolé le concours dès les pre-

mières notes de son quart de finale. Un talent à suivre...

5. Valery Gergiev dirige la Symphonie Pathétique de Tchaïkovski. Orchestre Mariinski. Maison symphonique de Montréal, le 22 octobre. Un air de déjà-vu, puisque Gergiev avait figuré dans ce palmarès après avoir présenté cette symphonie à la tête de l'OSM. Un déluge de passion; de frénésie, presque. Sa *Pathétique* est plus théâtrale désormais, mais l'expérience orchestrale reste fascinante. Seul mauvais calcul: les exigences acoustiques du chef — ont minimisé l'impact physique du son.

6. Le retour de Charles Dutoit. 1^{er} programme: Prokofiev: *Roméo et Juliette* (extraits). Rachmaninov: *Danses symphoniques*. Ravel: *La valse*. Orchestre de Philadelphie. Festival de Lanaudière, le 22 juillet. «Je suis venu pour vous voir», a simplement dit Charles Dutoit à l'issue des deux soirées à l'Amphithéâtre Fernand-Lindsay. Dutoit a réussi son retour au Québec à la tête d'un orchestre très impressionnant, notamment dans les *Danses symphoniques* de Rachmaninov.

7. Arnaldo Cohen célèbre Liszt en récital. Liszt: *Vallée d'Obermann, Sonnet 104 de Pétrarque, Impromptu, La lugubre gondole I, Rhapsodie espagnole, Sonate en si mineur*. Festival de Lanaudière, église de L'Assomption le 11 juillet. Deux mille personnes à la Maison symphonique pour voir Hélène Grimaud défonce la *Sonate* de Liszt en se faisant déborder par elle. Deux cents spectateurs seulement, hélas, cinq mois plus tôt, pour assister à une interprétation transcendante d'Arnaldo Cohen au Festival de Lanaudière. Cohen, c'est l'incandescence maîtrisée. Sérénité, éthique musicale, force irrésistible: ce n'est pas spectaculaire pour les yeux, mais qu'est-ce que cela fait du bien!

8. Le Trio Wanderer à Pro musica. Liszt: *Tristia. Die Zelle in Nonnenwerth, Die Drei Zigeuner, La lugubre gondole*. Schumann: *Trio n° 1*. Mendelssohn: *Trio n° 2*. Trio Wanderer. Maison symphonique de Montréal, le 16 octobre. Le Trio Wanderer a parfaitement mis à profit le rendu sonore de l'infinimental que permet la Maison symphonique. Des nuances du niveau «battement d'ailes d'une mouche» passaient parfaitement la scène. Mais c'est le 2^e Trio de Mendelssohn, renversant de verve et de maîtrise, qui a cloué les spectateurs à leur siège.

9. Les adieux de l'OSM à la salle Wilfrid-Pelletier. Wagner: *L'or du Rhin*. Laurent Alvaro (Wotan), Nikolai Schukoff (Loge), Eike Wilm Schulte (Alberich), etc., Orchestre symphonique de Montréal, Kent Nagano. Le 29 mai. L'adieu de l'OSM à la salle Wilfrid-Pelletier, qui lui a rendu 48 ans de loyaux services, ne manquait pas de panache et d'ingéniosité. Difficile de trouver plus glorieux dans le répertoire que les ultimes mesures de *L'or du Rhin*, symbolisant l'entrée des dieux dans le Walhalla — allusion amusante au passage dans la nouvelle salle. L'OSM n'a pas lésiné sur la flamboyance de cet adieu, ni sur les moyens: une version de concert de ce prologue de *Der Ring des Nibelungen*, qui montait en puissance au cours de la représentation.

10. Le vampire, opéra de Heinrich Marschner. Avec Phillip Addis, Frédéric Antoun, Robert Pomakov, Marianne Fiset, Nathalie Paulin, Tracy Smith Bessette, Kurt Lehman et Chad Louwerse. Orchestre et chœur de chambre du Festival de Lanaudière, Jean-Marie Zeitouni. Scénographie: Alexis Rivest. Mise en scène: Alain Gauthier. Amphithéâtre Fernand-Lindsay, le 30 juillet. Carton plein: un opéra méconnu mais intéressant, un éventail impressionnant de jeunes chanteurs d'ici, une direction musicale d'une maîtrise parfaite et une réalisation qui élargit la voie des représentations semi-symphoniques d'opéras sans aucune perte d'impact dramatique. Cette soirée fera date.

Le Devoir

DU 10 AU 21 JANVIER 2012

Présentation Espace Libre
Production Théâtre La Tangente (Toronto)

Requiem pour un trompettiste

LA RÉVOLUTION DU BON SENS ?

underwood

Texte et direction artistique du projet Claude Gullmain.
Mise en scène Louise Naubert.
Distribution Marcelo Arroyo, Vincent Leclerc, Bernard Meney, Pier Paquette, Victor Trelles Turgeon, Marie TurgeonJEUDI 12 JANVIER À 19H
Suivi d'une discussion animée par Philippe Ducros
VENDREDI 13 JANVIER À 18H30
Suivi d'une table ronde animée par Paul Lefebvre

PRÉVENTE pour les 11-12-13 janvier



Centre des arts de Québec
Partenaire du Centre national des arts du Canada
LE DEVOIR
CARTE PREMIÈRES
AVEC L'AIDE DU SECRETARIAT AUX AFFAIRES INTERGOUVERNEMENTALES ET LA CAISSE DE LA CULTURE
1945 rue Fullum Billetterie 514 521 4191 www.espaceillbre.qc.ca

DU 5 AU 15
JANVIER 2012

PERSONAL JESUS

UNE PRODUCTION DE
GAËTAN
NADEAUTHÉÂTRE
PROSPERO
1371, RUE ONTARIO EST
BILLETTERIE 514.526.6582
AUCUN FRAIS DE SERVICE
THEATREPROSPERO.COMMISE EN SCÈNE PAR
JACQUES BROCHU ET
MARIE-STÉPHANE LEDOUXDU MARDI AU SAMEDI À 20 H
LE MERCREDI 11 JANVIER À 19 H
LES DIMANCHES À 15 H

RÉSEAU ADMISSION : 1 855 790-1245 (des frais s'appliqueront)

En coproduction avec le Théâtre français du Centre national des Arts du Canada

CULTURE

Fanny Britt, la traductrice d'*Orphelins* de Dennis Kelly, et le metteur en scène Maxime Denommée

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

THÉÂTRE

La violence ordinaire sous le moindre mot

Fanny Britt et Maxime Denommée revisitent l'univers « trash urbain » du dramaturge anglais Dennis Kelly à La Licorne

MICHEL BÉLAIR

Ce n'est pas la première fois qu'ils travaillent ensemble à La Licorne. En 2008, lors de la création d'*Après la fin*, Fanny Britt et Maxime Denommée occupaient exactement la même position: elle à la traduction du texte de Dennis Kelly et lui à la mise en scène. Voilà qu'ils remettent le coup ces jours-ci avec *Orphelins*, un autre texte du dramaturge britannique qui prend l'affiche de La Licorne, le 10 janvier. Petite plongée à trois dans la violence ordinaire.

La vérité nue

Au bout d'un escalier tout blanc, à l'étage, dans une des salles de réunion de la nouvelle Licorne qui sent encore « le char neuf », Fanny Britt amorce la discussion en avouant sa fascination pour Dennis Kelly et l'univers très dur qu'il met en scène dans ses pièces. Au fil des lectures et des traductions, Britt s'est rendu compte à quel point leurs deux univers sont proches; par-delà les grandes eaux, les deux dramaturges sont même devenus des amis.

«Ce n'est pas compliqué pour moi de parler de Dennis: je peux dire que c'est bon! Que j'admire son écriture et sa façon de brasser la cage! Ce que je trouve extraordinaire, c'est de voir comment il peut rendre la violence ordinaire; cette violence contenue, enfouie au fond de nous. Il rejoint là ma musique intérieure...» Britt ajoutera que c'est facile pour elle de traduire Dennis Kelly: «Agré-

ble même, simple, le fun... Plus le fun d'ailleurs que d'écrire mes pièces...»

Jusqu'à-là discret, Maxime Denommée enchaîne. Il dit avoir reconnu tout de suite les personnages de Kelly... tout comme il avait rapidement «connecté» avec les deux écorchés d'*Après la fin*... «Ce sont des gens démunis, tiraillés, habités par une violence déguisée en nonchalance. Leurs mots, leur discours se situent la plupart du temps en deçà de la violence... Mais on remarque très vite qu'il y a toujours une intention derrière la moindre réplique et, là-dessus, Kelly est d'une précision presque chirurgicale. En lisant le texte, j'ai tout de suite vu Steve Laplante, Etienne Pilon et Evelyne Rompré [les trois interprètes de la pièce]: ils cadrent parfaitement dans cet univers tricoté serré.»

Autant la traductrice que le metteur en scène soulignent à quel point tout est question de rythme et de musique dans la langue du dramaturge anglais. «C'est simple à monter si on respecte la ponctuation du texte, reprend Denommée. Tout est à sa place et tout surgit au bon moment: une question de «timing», presque mécanique... Au fond, ma principale tâche, c'est de tenir les comédiens, d'épurer les tics d'acteur pour qu'ils laissent parler le texte tout seul et qu'ils n'en mettent pas trop. Il n'y a rien d'anodin dans l'échange des répliques; c'est comme une partition à respecter. C'est des mots et du rythme que surgit peu à peu le sens...»

Britt répète, elle, se sentir

très proche de cet univers exigeant. Elle dit n'avoir à faire aucune concession en traduisant Kelly. Qu'il lui suffit de «suivre la musique des mots en tentant de rendre la précision de l'intention de l'auteur». Elle parle d'une écriture sobre, rigoureuse

des autres. Surtout des étrangers... Mais Kelly ne lui met jamais de tels mots dans la bouche; tout est dans le silence, et souvent c'est dans les situations qu'il fait surgir que ces personnages sont forcés de prendre position.»

«Ce sont des gens démunis, tiraillés, habités par une violence déguisée en nonchalance.»

- Maxime Denommée

se: «Je le sais quand j'arrive à la transcrire sans rien enlever ni ajouter. La récompense est alors énorme: on atteint la vérité nue, sans artifice.»

Des égarements et des glissements

Mais il n'y a pas que des affinités au niveau de l'écriture entre le monde mis en relief par Dennis Kelly et la réalité nord-américaine dans laquelle nous vivons ici. Il y a plus dur, plus dérangeant aussi. Fanny Britt comme Maxime Denommée évoquent un même sens de la perte. Une sorte d'hésitation. De presque «complexe collectif» de la perte de repère: quelque chose qui mène à la recherche de l'innocence perdue. D'«avant», en fait, quel que soit cet «avant»...

Les deux complices parlent aussi des «égarements» de certains personnages face à la diffrérence. De «préjugés ordinaires». Dans la pièce, explique le metteur en scène, le jeune Liam «est de ceux qui souffrent de la présence phy-

siuons d'ailleurs la scène. Un couple, Danny et Helen, semble se construire une vie «bonne», «correcte», disons, dans un quartier ouvrier d'une ville britannique aussi «importante» que plusieurs autres; surgit alors le jeune frère un peu frénétique de la femme du couple, Liam. Ses vêtements sont ensanglantés et il raconte qu'il a tenté de porter secours à un homme blessé dans la rue. C'est parti...

Kelly ne juge pas ses personnages, reprennent Britt et Denommée en discutant serré, le sourire au bout des lèvres, joueurs presque. Selon eux, Kelly observe plutôt le tragique de la réalité de tous les jours. Il voit et il souligne les tensions et les «glissements» apparus un peu partout à travers le monde. Et tout cela, il parvient à l'incarner concrètement dans des personnages complexes, souvent ambivalents, vrais, riches. Maxime Denommée parle de «la terrible humanité de ces personnages qui sont formidables dans leurs faiblesses». Fanny Britt ajoute, elle, que Dennis Kelly est «le «king» de la tension dans le couple»...

C'est Denommée qui pointe l'aspect presque mécanique du procédé en expliquant comment le dramaturge s'amuse des émotions du spectateur. «Il sait faire rire, être juste assez drôle pour qu'on se détende, qu'on embarque... et qu'il puisse ensuite nous frapper sans prévenir, de plein fouet... avant de détendre encore l'atmosphère jusqu'à la prochaine explosion!» A les en croire tous deux, c'est ce maillage incessant, ce tricotage intense pulsant au rythme de la vraie vie, qui fait en sorte qu'on ne sort pas indemne d'une pièce de Dennis Kelly.

Il vous faudra attendre l'autre côté du temps des Fêtes avant de pouvoir le constater vous-même...

Le Devoir

ORPHELINS

Texte de Dennis Kelly traduit par Fanny Britt et mis en scène par Maxime Denommée. Une production du Théâtre de la Manufacture présentée à La Licorne du 10 janvier au 18 février.

TÉLÉVISION

Brassens filmé par Brassens

SYLVAIN CORMIER

En 1952, Georges Brassens ose auditionner chez Patachou: ça colle. Et puis ça décolle: il chante aux Trois Baudets, enregistre *Le gorille*. Et l'homme qui vit encore et toujours chez les bonnes gens qui lui évitent le STO et la Gestapo dans l'exiguïté pas du tout gênante et le dénuement pas du tout malheureux de l'impasse Florimont (ni eau courante, ni gaz...) s'offre avec ses premiers cachets notables un objet de luxe: une caméra 16 mm. Et quand il n'a pas une guitare, un crayon ou un chat dans les mains, il filme. Et filme. Et filme encore. Et annote consciencieusement ce qu'il filme. Et archive soigneusement ses bobines. C'est son dada.

Que filme-t-il? Les cabarets? Les autres chanteurs, la faune germano-pratine, Paris? Que nenni. Georges le cinéaste amateur filme son monde, comme tout le monde. Son père, sa mère. Attentivement, en gros plan le plus souvent. «Je les filmais systématiquement pour les voir pendant l'hiver», dira-t-il plus tard dans une entrevue pour la télé où, avec les copains, on le voit projeter ses films. «Qu'est-ce qu'elle lit, ta mère, là?», lui demande quelqu'un. Ça pourrait être n'importe quelle bande de copains, le papa et la maman de n'importe qui: il se trouve que ce sont les amis et les parents de Georges Brassens. Et que Georges Brassens a écrit une chanson fort touchante intitulée *Maman papa* et une autre chanson bien plus connue encore, *Les copains d'abord*. On est au cœur de l'œuvre.

Sans fard

D'où cet extraordinaire documentaire de Sandrine Dumarais à propos du regard sans fard que Georges Brassens, le grand chansonnier de l'ordinaire, porte sur les siens à travers ses films de famille. L'intérêt, permettez l'allusion facile, saute aux yeux. Brassens filme comme il écrit ses chansons, c'est le même regard par un autre truchement, la même tendresse, la même rudesse aussi. A l'impasse Florimont, cet «îlot déshérité», il filme Jeanne, la Jeanne de *La cane de Jeanne*, et tous les chats abandonnés du quartier qui, tel Georges, se sont réfugiés littéralement... sous ses jupes. Il filme le Marcel de Jeanne, Marcel l'Auvergnat de *La chanson pour l'Auvergnat*. Il y a

dans le regard de Jeanne de l'amour, dans celui de l'Auvergnat, une bonté gênée.

A la manière de la série à laquelle j'ai contribué, *J'ai la mémoire qui tourne*, la réalisatrice projette les films à des amis de Georges, à la commissaire de la récente expo Brassens, à Juliette Gréco, lesquels découvrent en même temps que nous ces métrages et commentent ce qu'ils voient. «C'est lui qui a fait tout ça?», s'étonne Juliette Gréco. «Quel être mystérieux...» Bel effet, les films sont également projetés sur des murs, des façades, à Sète, à l'impasse Florimont: présences fantomatiques, lieux imprégnés.

Le succès grandissant, Brassens délaisse peu à peu la caméra, sauf pour l'occasionnel séjour à la mer, où il saisit le visage de Püppchen, sa compagne. Quand il sort la 16 mm chez les copains, c'est de plus en plus les copains qui s'en emparent, et qui cadrent l'ami Georges dans l'objectif. Au début des années 60, il ne filme plus du tout. Logique: on le filme tout le temps.

La télé de l'ORTF va en reportage à l'impasse Florimont: l'intimité n'est plus l'intimité, son monde a été envahi, ses souvenirs ne lui appartiennent plus en propre, on veut connaître ceux qui ont inspiré les chansons. Le documentaire même constitue la dernière frontière franchie: ces films d'amateur, destinés aux seuls proches, font désormais partie du patrimoine Brassens. Mesurons notre chance: cet accès est privilégié. Les derniers morceaux du portrait. Regardons-les comme Sandrine Dumarais a eu le bon goût de les montrer: tels quels.

Le Devoir

LE REGARD DE GEORGES BRASSENS

Un documentaire de Sandrine Dumarais, France 5, 2011, diffusé à TV5 le lundi 2 janvier à 22h.



SOURCE TV5

Image tirée du film tourné par Georges Brassens

Moi, dans les ruines rouges du siècle
texte et mise en scène
Olivier Kemeid
Idée originale
Sasha Samar et Olivier Kemeid
du
10 janvier au 4 février 2012
une création de
Trois Tristes Tigres
en résidence au Centre du
Théâtre d'Aujourd'hui
direction artistique
Marie-Thérèse Fortin

avec
Sasha Samar
Annick Bergeron
Sophie Cadieux
Geoffrey Gaquère
Robert Lalonde

collaborateurs
Philippe Braut
Stéphanie Capistran-Lalonde
Estelle Clareton
Romain Fabre
Martin Labrecque
Catherine La Frénière
Jean-Philippe Charbonneau

partenaires de saison
Miro Québec LE DEVOIR HMR Groupe financier

informations et réservations
3900, rue Saint-Denis, Montréal OC H2W 2M2
514-282-3900 theatredaujourd'hui.qc.ca/ruinesrouges

photo: Nail Koca



Le dramaturge britannique Dennis Kelly

SOURCE LA LICORNE

CULTURE

DANSE

Tendances et moments de joie

Au moment du décompte d'adieu à 2011, un petit bilan en désordre des tendances, souvenirs et moments de joie de la dernière année en danse.

CATHERINE LALONDE

1. Dehors! C'est l'école buissonnière généralisée! La danse sort des théâtres. Certains, comme Chantal Caron à Saint-Jean-Port-Joli, Karine Ledoyen avec *Osez!*, Paul-André Fortier pour *30X30*, sortaient depuis belle lurette. Ajoutez Sylvain Émard et son *Grand continental*; *Je me souviens* d'Harold Rhéaume au cœur du Vieux-Québec; les danseurs de Willi Dorner, efficaces caméléons dans le mobilier urbain pour le très réussi *Bodies in Urban Space*; Louise Bédard au parc La Fontaine; ajoutez aussi ceux qu'on oublie: se dessine vraiment une tendance à aller chercher le public à même la rue. La grande liberté laissée au spectateur donne un charme léger à la danse ainsi exposée. Dans ce même bateau hors les murs, nommons aussi La 2^e Porte à gauche, qui a envahi le King-

dom Gentlemen's Club avec son *Danse à 10*.

2. Les bonnes intentions. Le plan directeur de la danse, fruit des réflexions de la communauté, dévoilé cette année, qui dessine le travail à venir pour structurer le milieu. Reste à tout un corps de métier à se retrouser les manches pour réaliser les propositions.

3. À l'écran. On aura vu en 2011 bien des pas filmés. *Ils dansent* à la télé de nos impôts; *Sur le rythme*, premier film québécois de danse; même un spot pour Artv a repris le *Grand continental* de Sylvain Émard. Sans compter, à l'international, le merveilleux *Pina* de Wim Wenders, précédé ici au cinéma du thermographique *Ora* de Philippe Baylaucq et José Navas. À la télé, Nico Archambault semble monopoliser le secteur — suivi de près par Geneviève Guérard — et trainer avec lui une spectacularisation de la danse, avec paillettes et flashes, parfois loin de la réalité du milieu. Une percée pour la danse dans un média grand public ou une image déformée? À voir.

4. Petites machines, gros effets. En intégration des technologies à la danse, *small seems beautiful*. Sophie et Thomas Corriveau, dans *Jusqu'au silence*, et Stéphane Gladyszewski, pour *Danse à 10*, ont réussi à pondre des effets extra avec quelques caméras trafiquées, des projections très ciblées et une intégration danse-image intelligente. On inclut le très cinématographique *Derrière le rideau* d'Anne Thériault et Martin Messier, où lumières et musiques, alternant entre silences, noirceurs et va-

carmes à fond la caisse, créent, simplement, un oppressant suspense. À l'inverse, la grosse machine *Intérieur* de condition pluriel, pour l'ouverture du nouveau dôme à 8 millions de dollars de la Société des arts technologiques, a fait l'effet d'un pétard mouillé, avec son atmosphère Epcot Center *circa* 1993. Faut-il donner aux artistes les moyens d'apprendre à utiliser ce méga-outil pour qu'il soit réellement efficace?

5. La fausse bonne idée. Le Théâtre La Chapelle a proposé une programmation beaucoup plus dynamique côté danse. Bravo! En allant chercher des talents de la relève qui se seraient produits encore à Tangente, en demi-soirée, en leur offrant plus de moyens, la bonne idée a pourtant fait couac. Jusqu'à présent, les jeunes ainsi propulsés ont bénéficié de machines rutilantes — costumes, DJ, accessoires — pour des pièces chorégraphiquement faibles, qui souffrent de manque à dire, jouent sur l'effet en se révélant sans fond. C'est à se demander si Tangente, dont la formule impose des chorégraphes courtes, n'est pas tombée pile sur une formule gagnante dans la construction d'une écriture artistique.

6. Les moments de joie gags des deux critiques danse (dans le désordre). Carol Prieur, que ce soit dans *Le nombre d'or (LIVE)* de Marie Chouinard à Danse Danse ou dans *Les désillusions de l'enchantement* de Tony Chong, nous a laissés bouche bée.

Peter Trosztmer, surtout pour *Myths and Machines* (Tangente), où il est aussi chorégraphe, mais également pour le duo dansé avec Lucie Vigneault dans *AquART* de La 2^e Porte à gauche (Danse-Cité).

Costing not Less than Everything (Tangente), petit bijou de solo. La magie vient-elle de la mature et magnifique Holly Bright (on veut la revoir!) ou de la signature chorégraphique de Susanna Hood? Heureux mystère.

L'irrésistible *Babel (words)* de Sidi Larbi Cherkaoui et Damien Jalet à Danse Danse.

Junkyard/Paradise de Mélanie Demers, et sa belle dureté, à l'Agora de la danse.

Plusieurs des frissons de l'année reviennent au FTA, et dévoilent une bonne programmation au pro rata: *Whitout a Body* de Lemi Ponifasio, magnifique et insupportable à la fois; *El final de este estado de cosas, redux* d'Israel Galvan, *Still Standing You* des deux fous Guilherme Garrido et Pieter Ampe.

Le gros plaisir coupable: l'indo-exotico-kitsch *Bharati* et sa tartine Bollywood.



Le complexe Arsenal, dans Griffintown, à Montréal

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

ARTS VISUELS

Neuf souvenirs marquants

JÉRÔME DELGADO

L'année 2011 aura été celle des renouveaux: un chantier naval reconverti en complexe d'art, un musée transfiguré, une galerie repensée. Voici un survol de ces moments forts, et d'autres, dont nous souhaitons qu'ils aient une incidence sur ce qui vient. Sur «le travail qui nous attend», comme le disait le titre de la Triennale québécoise du Musée d'art contemporain (MAC).

1. La bombe Arsenal. Tel un paquebot échoué, le complexe Arsenal s'est amarré cet été dans un Griffintown isolé pour redessiner la carte de l'art contemporain montréalais. Depuis, les galeries René Blouin et Division l'animent avec sérieux et, en septembre, le Mois de la photo l'a rendu incontournable. Il n'y a pas plus chic en ville, ni plus prometteur.

2. Le nouveau Musée des beaux-arts de Montréal. Derrière sa façade d'église, le nouveau pavillon d'art québécois et cana-

dien du MBAM s'intègre avec élégance à un environnement déjà dense. Pourtant, lui aussi bouscule les habitudes. Il a forcé le redéploiement des collections et, doublé d'une salle de concert, a modifié l'offre musicale en ville. Discret en apparence, précieux trouble-fête. Les futurs projets du genre devront s'en inspirer.

3. La surprise: la galerie Roger Bellemare qui se dédouble. Une petite révolution marque aussi l'automne du Belgo: l'apparition d'une enseigne inusitée, les galeries Roger Bellemare et Christian Lambert. Renouveau rare que cette fusion entre un galeriste, le plus expérimenté au Québec, et son ex-assistant. Symbole de pont entre les générations, cette double entité fait d'autant plus plaisir qu'elle conserve une programmation originale de qualité.

4. La lucidité de Luis Jacob. L'expo *L'œil, la brèche, l'image* de Luis Jacob a été la meilleure du Mois de la photo 2011, celle qui a fait éclater, avec soin, le thème de la lucidité intérieure. Dans cette collecte d'images, l'artiste révèle sa vision très personnelle de ce qui mérite d'être regardé et même conservé. À noter que l'expo est à l'affiche du Musée McCord jusqu'en février.

5. Le MAC persiste et signe. La deuxième Triennale québécoise du MAC a souffert d'être inaugurée en octobre, au moment où l'autre musée déballait son pavillon d'art canadien. Elle a néanmoins paru indispensable. Comme fête de l'art d'ici et maintenant, la Triennale n'a pas d'équivalent, surtout quand elle est rehaussée d'un volet extérieur, d'une programmation *live* et d'un ouvrage de référence.

6. La nécessité de collectionner: *Entreprise collective*. L'exposition estivale montée

par le collègue Nicolas Mavrikakis était un véritable ravissement pour l'œil. Des œuvres fortes, une scénographie audacieuse et un propos judicieux, sur la nécessité de stimuler les entreprises à acheter de l'art, ont radicalement transformé Espace Création, l'ennuyeuse galerie de Loto-Québec. S'il pouvait y en avoir d'autres comme celle-ci...

7. Dean Baldwin, le rassembleur, au centre Clark. Dean Baldwin a mis en place un refuge, pour fétards invétérés: un flot-bar entouré de lits. On est dans le froid de février et l'installation *Bunk Bed City* a tout du réconfort d'après-ski. L'artiste ontarien établi à Montréal a refait le coup à la Triennale québécoise, sous la forme d'un volier chaviré, avec le même noble objectif: nous réunir tous.

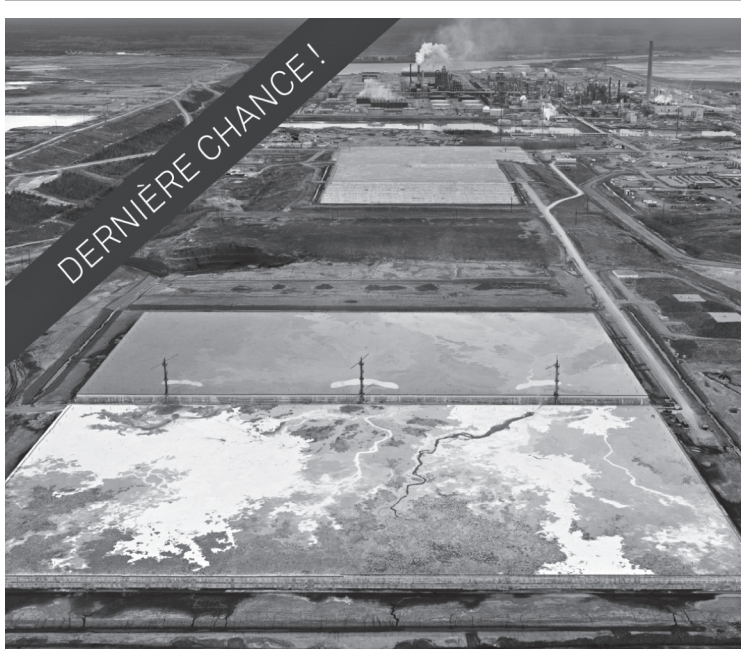
8. Tourner autour, la bonne idée! L'été à la galerie Simon Blais s'est déroulé sous le signe de l'expérimentation. Loin des thèmes estivaux habituels, l'expo *Tourner autour* proposait une rencontre inusitée entre trois univers disparates: la peinture monochrome de Guy Pellerin, le dessin intime de Sylvie Cotton et la peinture gestuelle et répétitive de Jean-Benoît Pouliot. Une bouffée d'air frais salutaire.

9. Les miniatures de Gilles Mihalcean. Connus pour ses sculptures monumentales, dont certaines publiques (*Monument à la Pointe*, près du marché Atwater), Gilles Mihalcean a surpris en février avec une expo de petits objets à la galerie Roger Bellemare. On y retrouvait le savoir-faire et le plaisir pour les matières si caractéristiques à son travail. Quarante ans de labeur qui ont fini par être salués en novembre par le prix Borduas.

Collaborateur du Devoir



SYLVIE-ANNE PARÉ

Image tirée du *Nombre d'or*, de Marie Chouinard

Photographie © Edward Burtynsky, courtiste de la Nicholas Metivier Gallery, Toronto

EDWARD BURTYNSKY: PÉTROLE

JUSQU' AU 8 JANVIER 2012

690, Sherbrooke Ouest McGill www.musee-mccord.qc.ca

Groupe Banque Scotia

Originalité par le Courtyard Gallery of Art, Washington, D.C., et gratitude à la fois au concours général du Groupe Banque Scotia.

Présenté par Stm

En collaboration avec

astrol LA PRESSE The Gazette

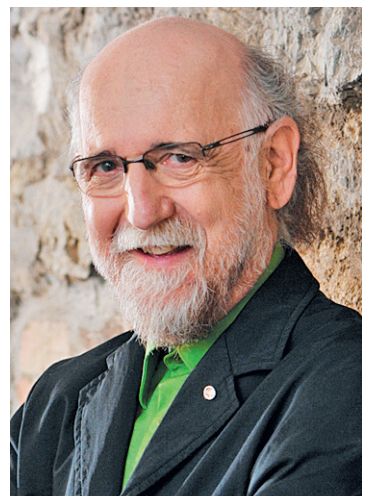
GALERIE WALTER KLINKHOFF

AU SERVICE DES COLLECTIONNEURS DEPUIS PLUS DE 50 ANS

1200, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec) H3A 1H6 | 514.288.7306
www.klinkhoff.com

Nous vendons et achetons des œuvres d'art d'importance.

Nous vous invitons à nous consulter, en toute confidentialité, à info@klinkhoff.com



RÉMY BOLLY

L'artiste Gilles Mihalcean

Mario Merola

Studio 216 514.381.6338

Investir dans un cadeau en Art jusqu'au 31 déc.

La plus importante collection de petits formats d'œuvres de grands maîtres au Canada!

Barbeau Chagall Dallaire Feito Ferron Gagnon Jackson Letendre Little Miró Picasso Renoir Robinson Suzor-Côté



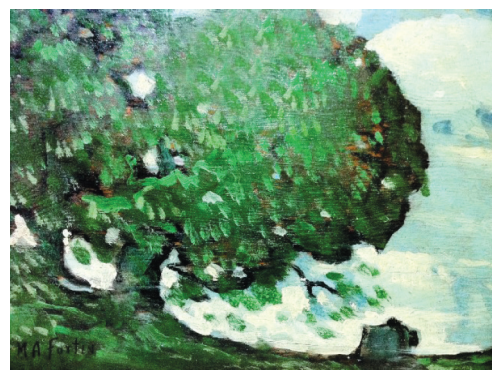
Lemi Ponifasio



Fortin



Riopelle



Fortin

Galerie Claude Lafitte

2160 rue Crescent, Montréal, www.lafitte.com
depuis 1975 • 514.842.1270

LUNDI 2 JANVIER 19h30

HASTA LA VISTA de Geoffrey Enthoven
Version originale flamande et française avec sous-titres français. Belgique, 2011. 108 min. (En attente de classement).
Prix du public et mention spéciale du jury du Prix œcuménique au FFM 2011.

THEATRE OUTREMONT

BILLETTERIE
514 495-9944
1240, AVENUE BERNARD OUEST

CINÉMA

NUIT#1

«D'aucuns parleront de talent (...) moi j'appelle cela de la magie.»
François Lévesque, LE DEVOIR

... Catherine De Léon - Dimitri Storozev
... de Anna Emond

EXCÉNTRIS 514 847-2208

CINÉMA BEAUBIEN 2396, Beaubien E. 721-6090

CINÉMA LE CLAP

CINÉMAS AMC

CINÉMA LE FORUM 22

PALMARÈS 2011

Le vide existentiel

Les critiques de cinéma du *Devoir*, Odile Tremblay, Martin Bilodeau, André Lavoie et François Lévesque, livrent ici leurs coups de cœur de 2011 à travers quatre «top ten»; des films qui les ont éblouis et émus, en marquant souvent l'année du septième art ici et ailleurs. Tous ces films ont pris l'affiche en salle commerciale au Québec en 2011.

ODILE TREMBLAY

Il est toujours intéressant de voir un même thème survoler les cultures, en changeant de modulation. Ainsi, le vide existentiel de so-



SOURCE FILMS SÉVILLE

Gilbert Sicotte dans *Le vendeur*, de Sébastien Pilote

ciétés en perte de repères s'est décliné sur plusieurs tons au cinéma, avec des réponses différentes à la clé. Dans *Shame (Honte)*, le film-choc de l'Irlandais Steve McQueen, tourné à New York, le personnage incarné par Michael Fassbender souffre d'une dépendance au sexe, mais le cinéaste transcende son sujet pour aborder ce vide en complet vertige, un des signes de notre modernité. McQueen refuse à son héros la rédemption, même s'il la cherche, et n'offrira aucun *happy end* au spectateur en guise d'échappatoire.

Dans le très réussi *Le vendeur* de Sébastien Pilote, c'est le travail qui agit comme drogue et fait perdre pied au personnage d'as des ventes brillamment incarné par Gilbert Sicotte dans sa petite ville en débâcle. Le réalisateur québécois laisse flotter à la fin tous les possibles, sans délivrer pour autant cet homme des démons qui ont causé sa chute. Avec le film puissant, frontal et minimaliste *Année bisextile*, le Mexicain Michael Rowe explore le néant et la douleur d'une vie fracassée, celle de Laura (Monica del Carmen), qui carbure au sexe pour mieux appeler la mort, qui se défile cruellement.

Y'a de l'espoir

Mais la plupart des cinéastes offrent un baume à toutes ces plaies ouvertes. La Québécoise Anne Emond, dans l'excellent duo d'érotisme et de profondeur *Nuit # 1*, traite, à travers un personnage à la vie sexuelle également absurde et frénétique, joué par Catherine de Léon, cette fuite en avant, mais elle ouvre une porte sur l'amour et des lendemains qui chantent.

Les graves dérapages moraux d'Uxbal (Javier Bardem), petit salaud trafiquant des bas-fonds de Barcelone dans le très noir *Biutiful* du Mexicain Alejandro González Iñárritu, lui permettent, en évoluant comme père vers le don, d'embrasser en bout de piste une mort honorable.

L'Américaine Sofia Coppola est une cinéaste qui excelle à camper la vacuité des riches, même si son *Somewhere (Quelque part)*, où son héros, une star de cinéma, tombeur de blondes et amateur de Ferrari (Stephen Dorff), livre son blues en mode mineur. Elle aussi donne à la paternité assumée pleins pouvoirs de rédemption, tout comme dans l'excellent *The Descendants (Les descendants)* de son compatriote Alexander Payne. Un Hawaïen en perte de valeurs humaines (George Clooney) retrouve une éthique de vie en renouant avec



SOURCE MAPLE PICTURES

Javier Bardem dans *Biutiful*, d'Alejandro González Iñárritu

ses filles et ses origines, tout en faisant le deuil de sa femme.

Parfois, quand la laideur du monde et le malheur sont trop grands, l'échappée vers le ciel provient de l'art salvateur. Ainsi, dans *Le poème* du Coréen Lee Chang-dong, une merveilleuse sexagénaire, interprétée avec une sensibilité admirable par Yun Junghee, devant le crime sexuel de son petit-fils, sa propre maladie dégénérative et sa vie passée en somnambule, oppose le rempart supérieur de l'immortelle poésie.

Le Devoir

Mes favoris:

1. *Shame*, de Steve McQueen
2. *Des hommes et des dieux*, de Xavier Beauvois
3. *Le quattro volte*, de Michelangelo Frammartino
4. *The Tree of Life*, de Terrence Malick
5. *Essential Killing*, de Jerzy Skolimowski
6. *Le poème*, de Lee Chang-dong
7. *The Artist*, de Michel Hazanavicius
8. *The Descendants*, d'Alexander Payne
9. *Pina*, de Wim Wenders
10. *Monsieur Lazhar*, de Philippe Falardeau

Dieu est partout (même au cinéma)

ANDRÉ LAVOIE

Questionnée sur la possible ou improbable existence de Dieu, Marguerite Duras disait toujours: «Je n'y crois pas, mais j'en parle tout le temps.»

D'autres cinéastes ne sont pas aussi bavards sur le sujet, mais chaque année, entre deux comédies débilantes et quelques superproductions destinées à défoncer les tympans, Dieu effectue de subtiles apparitions dans un cinéma près de chez vous. Elles ne suivent pas toujours les diktats de l'iconographie religieuse, mais un véritable désir de transcendance se matérialise parfois.

Même si beaucoup de choses semblent les opposer, deux des meilleurs films de l'année 2011 exposent les multiples contours de cette présence indicible dont la matérialité est encore loin d'être prouvée. Les sublimes héros en soutanes du superbe *Des hommes et des dieux*, de Xavier Beauvois, et l'architecte tourmenté du non moins remarquable *The Tree of Life*, de Terrence Malick, sentent autour d'eux cette for-

ce diffuse, cette source qui jaillit de partout comme de nulle part.

Chez Xavier Beauvois, celle-ci guide les gestes d'une communauté chrétienne au cœur du monde musulman, incapable de céder à l'obscurantisme des intégristes et de renier leur mission auprès de leurs semblables, peu importe que ceux-ci vénèrent Jésus-Christ ou Allah. Or leur foi, si grande soit-elle, ne les éloigne ni des doutes ni de la peur de la mort, donnant à leur sacrifice, celui de rester dans l'Algérie ensanglantée des années 1990, une dimension quasi mystique. Quant au personnage énigmatique et évanescant incarné par Sean Penn dans *The Tree of Life*, ses angoisses se vivent en solitaire, constamment assailli qu'il est par les souvenirs du passé, un passé qui dépasse sa propre existence car le cinéaste, ce moine du cinéma américain (à peine cinq films en quatre décennies et une discrétion légendaire), nous projette à la fois dans les origines (cosmiques) du monde et un im-

probable au-delà aux parfums d'eau saline.

Entre l'arbre et l'écorce...

Cette illustration d'une vie après la mort, bijou cinématographique qui donne foi dans le septième art, n'est pas la seule à avoir pu étonner cette année. Dans un registre plus intimiste, Julie Bertucelli présente le concept de la réincarnation dans une forme à la fois simple et surprenante. Au cœur de *L'arbre*, une fillette orpheline de père est convaincue de sa présence toujours vivante, quelque part derrière l'écorce de l'immense figuier qui surplombe sa maison. Et si l'on peut cultiver notre foi entre l'arbre et l'écorce, d'autres n'hésitent pas à la pratiquer dans les entrailles de la terre, comme l'illustre le cinéaste kamikaze Werner Herzog dans le documentaire *Cave of Forgotten Dreams*. Au fond d'une grotte au cœur de l'Ardeche se cachent les plus vieux dessins du monde, exécutés avant ceux de Lascaux; s'agit-il de simples scènes de chasse ou de symboles religieux qui échappent à notre compréhén-

sion? Pour le moment, Dieu seul le sait...

Pendant ce temps, certains attendent toujours son retour alors que d'autres, y compris bon nombre de cinéastes inquiets, tourmentés ou à la foi inébranlable, viendront encore nous donner de ses nouvelles. Prions pour qu'ils s'inspirent un peu de Beauvois ou de Malick.

Collaborateur du Devoir

Mes favoris:

1. *Des hommes et des dieux*, de Xavier Beauvois
2. *Another Year*, de Mike Leigh
3. *The Tree of Life*, de Terrence Malick
4. *La femme aux 5 éléphants*, de Vadim Jendreyko
5. *Melancholia*, de Lars Von Trier
6. *The Artist*, de Michel Hazanavicius
7. *Essential Killings*, de Jerzy Skolimowski
8. *Monsieur Lazhar*, de Philippe Falardeau
9. *Drive*, de Nicolas Winding Refn
10. *Le poème*, de Lee Chang-dong



SOURCE MÉTROPOLE FILMS

Une scène du film *Des hommes et des dieux*, de Xavier Beauvois

★★★★★

«Un voyage émouvant et inoubliable!»
Aline Apostolska, La Presse

«Fascinant!»
Odile Tremblay, Le Devoir

pina

Un film de WIM WENDERS pour PINA BAUSCH

en 3D

Présentement à l'affiche!

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT | CINÉMA BEAUBIEN | BOUCHERVILLE

MAISON DU CINÉMA | CINÉMA FINE | CINÉMA LE CLAP

SHERBROOKE | STE-ADELE | LE FORUM 22

metropolefilms.com

★★★★★

«BRILLANT! EXEMPLAIRE! SOPHISTIQUE! TIEN EN HALEINE JUSQU'À LA FIN; FACILEMENT UNE DES MEILLEURES ADAPTATIONS D'UN LIVRE DE JOHN LE CARRÉ. UN PLAISIR DE TOUS LES INSTANTS!»
MARTIN LEBLANC, L'ÉCRIVAIN

«ÉLÉGANT. UNE PRESTIGIEUSE DISTRIBUTION.»
MARC-ARNE LUSBERG, LA PRESSE

GARY OLDMAN

LA TAUPE

VF DE TINKER TAILOR SOLDIER SPY

COLIN FIRTH | TOM HARDY | JOHN HURT | TOBY JONES | MARK STRONG

UN FILM DE TOMAS ALFREDSON

INSPIRÉ DU BEST-SELLER DE JOHN LE CARRÉ

À l'affiche en exclusivité!

VERSION FRANÇAISE | VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT | QUARTIER LATIN | LE FORUM 22

LES FILMS SÉVILLE

SOYEZ LES PREMIERS À DÉCOUVRIR LA COMÉDIE LOUFOQUE

«L'ÉLÈVE DUCOBU» AVEC PLUS DE 1,5 MILLION D'ENTRÉES EN FRANCE

ELIE SÉAROU | JOSEPHINE DE MEAUX | VINCENT CLAUDE | JULIETTE CHAPPEY | BRUNO PODALYDES | HELENA NOGUERRA

L'ÉLÈVE DUCOBU

«Une réussite.»
Métro

«Un film de Philippe de Chauveron»

6 x 7, 14 x 5

D'après la bande dessinée de Godi et Zérou publiée par Le Lombard

www.azfilms.ca

À l'affiche en exclusivité!

CINÉMA BEAUBIEN | tous les jours: 9h40 - 13h30 - 17h40

CINÉMA

Une scène de *Melancholia*, de Lars Von Trier

SOURCE FILMS SÉVILLE

Sous le sable

FRANÇOIS LÉVESQUE

Selon Jean Anouilh, «les apparences suffisent largement à faire un monde». C'est particulièrement vrai dans le septième art puisqu'après tout, le propre du cinéma est de créer l'illusion d'un univers tangible peuplé de personnages aux comportements reconnaissables. Le but: l'identification. Or, lorsque l'œuvre se penche sur la notion même d'apparence, elle accroît son pouvoir de fascination. Puisqu'il s'y projette, le spectateur est en effet amené à examiner les faux-semblants qui peuplent son monde à lui.

Parce qu'il perçoit ce qui se tapit derrière le miroir, l'artiste cinéaste, mieux que quiconque, sait dissiper les apparences et révéler ce qu'elles cachent. En 2011, le vernis a craqué dans plusieurs longs métrages.

Filiations

En terrains connus, de Stéphane Lafleur, donne à voir un frère et une sœur aux antipodes. Plutôt que d'affirmer leurs différences, un événement insolite les soudera davantage. Dans *Melancholia*, Lars Von Trier joue lui aussi de filiation contrastée avec deux sœurs antithétiques: la blonde et la brune, l'intuitive et la pragmatique. Confrontées à l'imminence de l'Armageddon, la première encaisse l'impensable avec sérénité tandis que la seconde révèle une nature profondément instable.

La façade se fissure également chez Steve McQueen et Anne Emond. Qu'il s'agisse d'un cadre new-yorkais érotomane (*Shame*) ou d'une jeune enseignante abonnée aux histoires d'un soir (*Nuit #1*), le sexe vise à colmater une brèche qu'on s'applique à nier. Dans les deux cas, la reconnaissance de cette blessure engendrera une catharsis salutaire.

La mort qui vient

Pour le médium qu'incarne Javier Bardem dans *Biutiful*, l'éveil à soi et à ce qui se trouve autour de soi passe aussi par la douleur: celle qui annonce la visite prochaine de la Faucheuse. Dans le trop peu vu *La vérité*, de Marc Bisailon, un homicide involontaire révèle deux amis à eux-mêmes alors que chacun réagit différemment à la perspective de s'en tirer sans être inquiété. Lorsque le père meurt dans des circonstances troubles dans *Marécages*, un conflit larvé entre la mère et le fils

George Clooney et sa petite famille dans *The Descendants*

SOURCE 20TH CENTURY FOX

éclate, suggérant quelque chose de plus complexe.

Si la mort guette encore à distance la douce grand-mère qui se met à la poésie sur le tard dans *Le poème*, la maladie (d'Alzheimer) agit comme un agent révélateur de ce qui lui a échappé alors qu'elle jouissait de toutes ses facultés.

Hanté par la perte de sa femme et de sa fille, le chirurgien de *La peau que j'habite* fomenté une vengeance dont les tenants et aboutissants sont révélés au compte-gouttes par Pedro Almodóvar. Dans cette œuvre de noirceur et de beauté, le deuil ouvre sur le potentiel de monstruosité de l'homme. À l'inverse, lorsqu'il doit composer avec le coma irréversible de son épouse, un avocat hawaïen dévoile à ses filles, et surtout à lui-même, une richesse intérieure insoupçonnée. Sous la

surface des choses, le cinéaste Alexander Payne trouve matière à espérer.

Collaborateur du Devoir

Mes favoris:

1. *Shame*, de Steve McQueen
2. *La peau que j'habite*, de Pedro Almodóvar
3. *Melancholia*, de Lars Von Trier
4. *Marécages*, de Guy Édoin
5. *Le poème*, de Lee Chang-dong
6. *Biutiful*, d'Alejandro González Iñárritu
7. *Nuit #1*, d'Anne Emond
8. *En terrains connus*, de Stéphane Lafleur
9. *La vérité*, de Marc Bisailon
10. *The Descendants*, d'Alexander Payne

Antonio Banderas dans *La peau que j'habite*, de Pedro Almodóvar

SOURCE FNC

«Une œuvre fascinante, à la fois amusante et inquiétante. Lumineux et exubérant!»

Marc Cassivi, La Presse

SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL DE CANNES 2011
SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL DU FILM DE NEW YORK
PRÉSENTATION SPÉCIALE FESTIVAL DU FILM DE TORONTO



LA PEAU QUE J'HABITE

un film de PEDRO ALMODÓVAR

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

Qualité Québec

Une année riche pour le cinéma d'auteur d'ici

MARTIN BILODEAU

Tandis que les productions ouvertement commerciales, telles *Funkytown*, *Le sens de l'humour* et *Starbuck*, ont récolté aux guichets des recettes en deçà des attentes de leurs producteurs et distributeurs, 2011 marquait pour le cinéma d'auteur québécois un an de grâce dont *Monsieur Lazhar* constitue la face visible.

La surprise a surgi de partout, et la vitalité de notre cinéma s'est imposée, film après film, à des degrés variables et discutables peut-être, mais sur la foi d'une tendresse nouvelle de nos institutions de financement envers les propositions de cinéma audacieuses, ainsi qu'envers les auteurs, qu'ils soient établis ou issus de la relève.

Ainsi, en 2011, des vétérans tels André Forcier (*Coteau rouge*) et Micheline Lanctôt (*Pour l'amour de Dieu*) ont chèrement défendu la place qui leur appartient avec des films personnels et réussis.

À l'autre extrémité du spectre générationnel, de nouveaux créateurs de cinéma de fiction se sont imposés vigoureusement — Guy Édoin (*Marécages*), Anne Emond (*Nuit #1*), Patrick Demers (*Jaloux*) —, tandis que d'autres ont poursuivi une œuvre déjà reconnaissable axée sur l'économie de moyens, l'engagement social et l'exigence artistique — Benoit Pilon (*Décharge*), Maxime Giroux (*Jo pour Jonathan*), Marc Bisailon (*La vérité*), Mathieu L. Denis et Simon Lavoie (*Laurentie*).

Nos films, en 2011, ont rayonné dans les plus grands festivals: Sundance (*Le vendeur*), Berlin (*En terrains connus*), Cannes (*La nuit, elles dansent*), Karlovy Vary (*Roméo Onze, Laurentie*), Locarno (*Monsieur Lazhar*), Venise (*Marécages, Café de Flore*), Toronto (*Nuit #1, Monsieur Lazhar* et plusieurs autres). Il y a tout lieu d'être fier, de pavoiser, de le crier, à coups de «J'aime» et de tweets, pourquoi pas.

Une ombre au tableau

Mais il y a une ombre au tableau. De voir nos films récolter prix et éloges dans le circuit festivalier mondial, pour ensuite être poussés dans le pipeline de la diffusion en salle fondée sur un modèle inadapté pour eux, n'a plus aucun sens. *En terrains connus*, *Marécages*, *Jo pour Jonathan*, *Laurentie*, *Jaloux* et *Nuit #1* ne méritaient pas d'être soumis à cet exercice humiliant.

Ces films touchent un public averti, cinéphile, volatil, qui s'est raréfié. Ils n'en sont pas moins indispensables. Exception faite de *Café de Flore*, de *Monsieur Lazhar* et du *Vendeur*, qui ont chacun à leur échelle éveillé la curiosité du grand public, nos films d'auteur ont mordu la poussière.

Dimitri Storage et Catherine de Léon dans *Nuit #1*, d'Anne Emond

SOURCE FNC

La classe de *Monsieur Lazhar*, de Philippe Falardeau

VERO BONCOMPAGNI

C'est difficile à concevoir, quel que soit l'année. Mais ça l'est davantage quand le niveau

de qualité est à ce point élevé.

Collaborateur du Devoir

Mes favoris:

1. *Another Year*, de Mike Leigh
2. *Melancholia*, de Lars Von Trier
3. *Le poème*, de Lee Chang-dong
4. *Shame*, de Steve McQueen
5. *Monsieur Lazhar*, de Philippe Falardeau

6. *Tree of Life*, de Terrence Malick
7. *Des hommes et des dieux*, de Xavier Beauvois
8. *Le vendeur*, de Sébastien Pilote
9. *War Horse*, de Steven Spielberg
10. *En terrains connus*, de Stéphane Lafleur

Luc Picard dans *Marécages*, de Guy Édoin

SOURCE MÉTROPOLE FILMS

www.cinemaduparc.com
consultez notre site internet
LES MEILLEURS FILMS À VOIR
AUX MEILLEURS PRIX
Métro Place des Arts
Autobus 80 / 129
CINÉMA DU PARC
3575 Du Parc 514-281-1900
STATIONNEMENT 3 HEURES: 2\$

★★★★★
«Un beau film humaniste
d'une grande tendresse.
Sincère et émouvant.»
Maxime Demers, Journal de Montréal

★★★★★
«Montre si bien la joie
de vivre provençale!
Un vrai bonheur de cinéphile!»
Maud Cucchi, Le Droit

LES NEIGES DU
KILIMANDJARO
UN FILM DE ROBERT GUÉDIGUAIN
SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES
facebook.com/neigesdukilimandjaro metropole
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
metropolefilms.com

«Une œuvre fascinante, à la fois amusante et inquiétante. Lumineux et exubérant!»
LA PEAU QUE J'HABITE
un film de PEDRO ALMODÓVAR
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS
metropolefilms.com

LIVRES

POLARS

Un trio infernal

MICHEL BÉLAIR

Avec Henning Mankell, Ake Edwardson, Arne Dahl, Stieg Larsson et Jo Nesbø, Arnaldur Indridason fait maintenant partie de la crème de la crème des écrivains nordiques qui ont transformé complètement l'image du polar en y redéfinissant le «réalisme social». Depuis la publication de *La cité des jarres*, chez Métailié en 2005 — son troisième livre paru à Reykjavik en 2000 —, les romans d'Indridason, et plus particulièrement les enquêtes de son commissaire Erlandur, ont été traduits en une douzaine de langues et vendus à des millions d'exemplaires dans plus de 25 pays.

Bouc émissaire

Sept romans de l'écrivain islandais ne sont toujours pas disponibles, et ce *Betty* (publié en islandais en 2003) arrivé dans les librairies à la veille des Fêtes est le huitième roman d'Indridason à être traduit en français. C'est aussi la deuxième histoire d'affilée dans laquelle le commissaire Erlandur est pratiquement absent. Dans le roman précédent, *Rivière noire*, c'est l'une des enquêtes de l'équipe d'Erlandur qui se charge brillamment de l'affaire pendant son absence, mais ici, le commissaire n'est mentionné que dans une seule phrase, par la bande presque, durant un interrogatoire...

Tout le roman se passe dans la tête d'un narrateur dont on saisira qu'il est en détention préventive et que l'on mettra une bonne centaine de pages à identifier clairement. Lorsque tout à coup l'on apprend qui est ce personnage soupçonné de meurtre d'un industriel, on comprend toute l'ampleur du drame dans lequel il s'enfoncera... et l'on saisit la dimension du talent d'Indridason, que l'on n'avait pas vu venir une seule seconde en ces eaux brouillées.

Betty raconte, par l'arrière pourrait-on dire, la mise en place d'un piège, d'une immense trappe en forme de crevasse ouverte sur une tempête de neige et au fond de laquelle on va retrouver un homme au crâne fracassé. Peu à peu, on découvrira toute une série d'histoires encastrées les unes dans les autres comme des poupées gigognes et orbitant, toutes discrètement, autour de l'énigmatique personnage de Betty.

On ne vous en racontera évidemment pas plus sur l'intrigue du roman, mais on ne peut s'empêcher de souligner à quel point l'écriture d'Arnaldur Indridason est ici remarquablement efficace et précise. Au point de vous-nous rouler dans la farine, ou la poudreuse peut-être, comme ce n'est pas permis. Une réussite par son atmosphère trouble, sa couleur sépia, sa finesse d'analyse et son intrigue vraiment insidieusement multiple.

Le polar à vous taper au coin du feu s'il vous reste des vacances de fin d'année...

Éclats de tous types

Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a rien d'autre d'intéressant dans la fournée de fin d'année... bien au contraire! Rapidement,

comme ça, on vous propose deux gros livres irrésistibles.

D'abord un classique: *Le ciel se trouve sur terre* d'Ake Edwardson. Cette enquête du commissaire Erik Winter nous fait faire un petit saut de quelques années dans le passé. À l'époque, Winter et Angela ne sont pas mariés et ils n'ont encore qu'une fille, Elsa. Or il se trouve que dans cette enquête, où l'on voit l'équipe de Winter se souder autour de lui, on traque un mystérieux agresseur d'enfants qui sévit près des garderies de Göteborg... dont celle que fréquente la petite Elsa. On le devine, le commissaire est dans tout ses états.

Encore une fois, le livre d'Edwardson se déroule au rythme de la vie de tous les jours sans véritables éclats et surtout sans esbroufe à l'américaine.

Winter et son équipe avancent lentement, accumulant les rares indices et remontant toutes les pistes longtemps sans avoir le moindre succès jusqu'à ce que, tout à coup, les vannes s'ouvrent et que les fils se nouent pour dessiner une image qui se tient. Comme d'habitude, on ne trouvera là que de l'humain bien senti, parfois lourd, parfois simple, mais toujours vrai.

Mais il n'y a pas que des polars nordiques dans la vie! En voici un français, comme son titre l'indique, *Non stop*, qui se déroule dans l'Amérique d'aujourd'hui gouvernée par un premier président noir qui ne porte pas le nom de Barack Obama malgré un chapelet de ressemblances criantes. L'intrigue de Frédéric Mars est super serrée, on vous prévient.

Nous sommes en 2012 et l'Amérique, à la veille de passer aux urnes, est attaquée de toutes parts et surtout de l'intérieur par des milliers de personnes portant des stimulateurs cardiaques, des «peacemakers» comme on dit en France, qui sont bourrés de charges explosives de nitrate. Je ne révèle rien puisque vous pouvez déjà lire tout cela en quatrième de couverture. Par contre, il vous faudra être particulièrement vigilant pour suivre les agents des divers bureaux qui cherchent à désamorcer le complot et à en retracer les origines. Attention à vos nerfs: le gros livre de Frédéric Mars est construit comme un TGV qui déboile à pleine vitesse!

Le Devoir

BETTY

Arnaldur Indridason
Traduit de l'islandais
par Patrick Guelpa
Éditions Métailié, coll. «Noir»
Paris, 2011, 206 pages

LE CIEL SE TROUVE SUR TERRE

Ake Edwardson
Traduit du suédois
par Marie-Hélène Archambeaud
Éditions JC Lattès
Paris, 2011, 428 pages

NON STOP

Frédéric Mars
Éditions Hachette,
coll. «Black Moon»
Paris, 2011, 667 pages

Les deux ouvrages sont offerts en version papier ou en format électronique. On en apprendra davantage sur www.alire.com/Romans — *Le Devoir*

L'essentiel de Maigret

La chose tient quand même de l'exploit: entre 1931 et 1972, le héros de Georges Simenon, le célèbre commissaire Maigret, mène plus d'une centaine d'enquêtes publiées dans 75 romans et 28 nouvelles. Le tout en un peu plus de 40 ans; il faut le faire, non? Pour mieux saisir l'art de Simenon, les éditions Omnibus publient *Les essentiels de Maigret*, un gros livre de 1170 pages rassemblant 11 des enquêtes les plus célèbres de Maigret. — *Le Devoir*

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Quand écouter le jazz ne suffit pas

La parution du *Nouveau dictionnaire du jazz* est sans aucun doute d'une importance capitale

GILLES ARCHAMBAULT

Le jazz ayant fait partie de mon ordinaire depuis bon nombre d'années, j'ai toujours été friand d'ouvrages que cette musique a suscités. Ainsi mon exemplaire du *Dictionnaire du jazz*, édition 1994, est-il annoté. Des musiciens meurent, d'autres dont l'importance paraissait fort relative acquièrent une renommée méritée ou non.

La parution du *Nouveau dictionnaire du jazz* de Philippe Carles, André Clergeat et Jean-Luc Comolli

m'apparaît donc sans aucun doute d'une importance capitale. D'autant qu'à ce qu'il semble, on a amélioré le produit. En dix-sept ans, le jazz a évolué, de nouvelles figures sont apparues.

La mouche et le désert

On trouvera donc des notices biographiques sur des jazzmen moins connus, Steve Slaggle, Jim Snidero, Christopher Holliday, par exemple.

Comme l'entreprise est française, il ne faudra pas se surprendre d'y trouver des entrées consacrées à des instrumentistes qui sont pour nous de purs inconnus. On peut prendre la mouche, s'énervier, mais pourquoi ne pas se féliciter d'avoir enfin à portée de lecture des renseignements sur des musiciens qu'il vaut peut-être de découvrir.

Si on paraît curieux de la carrière de souffleurs européens, on n'a certes pas cette même soif de connaissances pour des artistes du Québec ou même du Canada. Si l'on fait exception d'incontour-



BERTRAND GUAY AFP

Miles Davis en spectacle au Festival de jazz de Paris, en 1990

nables comme Oscar Peterson, Paul Bley, Maynard Ferguson, Ed Bickert, c'est le désert. Un désert que vient peupler Oliver Jones ou encore François Thérberge. On me répliquera que les disques de Yannick Rieu, de François Bourassa ou de Michel Donato ne sont pas facilement repérables dans les FNAC, il n'empêche.

Ont été nettement améliorées et multipliées les définitions de termes associés au jazz et les inscriptions définissant des termes aussi galvaudés que ceux d'improvisation, par exemple.

En quatrième de couverture, on nous apprend que ce dictionnaire comprend 3200 articles écrits par une armée de collaborateurs.

Réserves

Si j'avais à redire sur cette distribution des tâches, j'en aurais surtout des la qualité variable des collaborations et l'espace dévolu à certains musiciens. Admireur déraisonnable de Zoot Sims, j'ai été chagriné de vérifier qu'on n'a apporté aucune variante au texte écrit pour l'édition de 1994. Des musiciens dont la nullité est incontestable se voient allouer un commentaire plus éloquent et plus élaboré.

Quand on en arrive à Jimmy Rowles, pianiste qui a tant compté dans la carrière de mon saxophoniste — que de merveilleux disques Pablo enregistrés dans les années 1970 et 1980! —, il n'est même pas fait mention de cette collaboration tenue par les spécialistes comme marquante. Quant à Jay McShann, on ne cite comme date de naissance que celle du 12 janvier 1909, alors que le pianiste a souvent dit qu'il était né en 1914.

J'arrête ici l'étalage de mes réserves. Il est évident que cet outil, imparfait comme le sont tous les dictionnaires et toutes les encyclopédies, peut rendre d'immenses services tant à l'amateur éclairé qu'au novice. Puisqu'il est vrai qu'un art ne peut se déguster que si on possède de son éclipse et de son développement des vues précises.

À cause des multiples facettes que nous offre ce dictionnaire, il appert sans nul doute qu'il peut être un précieux livre de chevet.

Collaborateur du Devoir

LE NOUVEAU Dictionnaire du jazz

Philippe Carles, André Clergeat, Jean-Louis Comolli, Robert Laffont, coll. «Bouquins»
Paris, 2011, 1457 pages

LITTÉRATURE DE VOYAGE

Paroles de voyageuses pour s'évader un peu

CHRISTIAN DESMEULES

Écrivaine belge de langue néerlandaise, journaliste à la plume littéraire née en 1953 — elle vit aux Pays-Bas depuis longtemps —, Lieve Joris a beaucoup voyagé au Moyen-Orient et en Afrique. Presque toujours pour de longs séjours immersifs qu'elle a le plus souvent transformés en livres.

Elle sait comment peut et doit se construire un regard d'écrivain, loin des injonctions de l'actualité, toujours à l'affût de «personnages inattendus» et singuliers pouvant résumer à eux seuls une réalité sociopolitique souvent complexe. C'est sa méthode, si on peut dire. Elle l'a fait avec *Mon oncle du Congo*, avec *Les portes de Damas* et avec *Mali Blues* (Actes Sud, 1990, 1994 et 1999).

Elle l'exerce aussi dans *Joyeux Noël*, *Ismail*, en nous racontant sa rencontre en Syrie avec un médecin kurde passionné de Baudelaire et de Dostoïevski: «Je voulais savoir comment on vivait dans des régions dont personne ne parlait. Je voulais voir quelque chose d'arbitraire, de fortuit.»

Avec ce récit et les neuf autres qui forment *Ma cabine téléphonique africaine*, Lieve Joris comprime l'espace et le temps. Elle pénètre dans le petit Bombay de Dar es Salam (*I Love Tanzania*), fait la rencontre d'un réparateur néerlandais de tracteurs sur une île au nord de Zanzibar (*Mister Jacob*), s'infiltre pour quelques semaines dans une petite pension du Caire, passe quelques jours en compagnie du grand journaliste Ryszard Kapuscinski chez lui, en Pologne, avant la chute du communisme. Ces textes, écrits pour la plupart au cours des années 80 et 90, témoignent tous d'un art du portrait subtil et remarquable.

Le Maroc sans peine

Ni journaliste ni totalement écrivaine, dans son acception

plus littéraire, Marie-Ève Martel, c'est plutôt l'amie qui voyage et qui envoie de longues cartes postales. Quelque part entre le blogue évolué et le compte rendu sans prétention, la Montréalaise de 30 ans nous raconte, dans *Whisky berbère*, son quatrième livre, les deux mois de son dernier voyage au Maroc. L'auteure de *Passeport pour l'Iran* et de *Sous le soleil syrien* mêle à ses notes de 2010 celles d'un premier séjour fait huit ans plus tôt.

Bien entendu, l'hospitalité légendaire et l'humour des Marocains opèrent très vite. Le whisky berbère, c'est-à-dire le thé à la menthe, lubrifiant social par excellence, fait le reste. Autant d'occasions pour l'auteure de sonder les Marocains quant à la situation et à l'avenir de leur pays. Armée de son arabe bancal, de son courage et de sa débrouillardise, Marie-Ève Martel nous fait partager son voyage et sa découverte d'un pays fascinant.

Le ton est assez vif, comme d'habitude, peut-être plus personnel que dans ses livres précédents. Un récit utile pour s'évader ou pour qui voudrait s'aventurer au Maroc sac au dos hors des sentiers battus en évitant de tomber dans les pièges touristiques bien tendus.

Collaborateur du Devoir

MA CABINE TÉLÉPHONIQUE AFRICAINE

Lieve Joris
Traduit du néerlandais
par Marie Hooghe
Actes Sud
Arles (France), 2011, 174 pages

WHISKY BERBÈRE

Marie-Ève Martel
Fides
Montréal, 2011, 296 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 19 au 25 décembre 2011

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT (PRESIDENTS NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT (PRESIDENTS NB DE SEMAINES)
1	La serveuse du Café Chéri	Yves Beauchemin/Michel Brûlé 1/8
2	Malphas • Tome 1 Le cas des casiers carnassiers	Patrick Sénécal/Alire 2/8
3	Bonheur, es-tu là?	Francine Ruel/Libre Expression 4/9
4	Mémoires d'un quartier • Tome 10 Évangéline, la sulte	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 3/6
5	La grande mêlée	Michel Tremblay/Leméac 7/5
6	Félicité • Tome 1 Le pasteur et la brobis	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 5/7
7	Au bord de la rivière • Tome 2 Camille	Michel David/Hurtubise 6/10
8	Au bord de la rivière • Tome 1 Baptiste	Michel David/Hurtubise 9/4
9	Les héritiers d'Enkidû • Tome 4 Le sanctuaire	Anne Robillard/Wellan 8/13
10	Dans mes yeux à moi	Joséito Michaud/Libre Expression 10/3

Romans étrangers

1	Limonov	Emmanuel Carrère/POL 1/6
2	Le Chinois	Henning Mankell/Seuil 3/8
3	Toyer	Gardner McKay/Cherche Midi 2/5
4	Aleph	Paulo Coelho/Flammarion 4/8
5	La trace de l'araignée	Kathy Reichs/Robert Laffont 8/4
6	L'honneur d'Edward Finnigan	A. Roslund B. Hellström/Presses de la Cité 10/2
7	La poursuite dans la peau. Objectif Bourne	Eric van Lustbader/Grasset 6/5
8	Un havre de paix	Nicholas Sparks/Michel Lafon 5/10
9	Mort ou vif • Tome 1	Tom Clancy/Albin Michel 9/7
10	La femme au miroir	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel -/1

Essais québécois

1	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Laferrière/Boréal 1/3
2	Tintin et le Québec. Hergé au cœur de la Révolution tranquille	Tristan Demers/Hurtubise 2/4
3	Malpas inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cédilot André Noël/Homme 3/61
4	Le camp des Justes	Gil Courtemanche/Boréal 6/6
5	De colère et d'espoir	Françoise David/Écosociété 4/9
6	De quoi le Québec a-t-il besoin?	J. Barbe M.-F. Bazzo V. Marissal/Leméac 5/10
7	Les soldats d'Allah à l'assaut de l'Occident	Djemila Benhabib/VLB 7/15
8	On veut votre bien et on l'aura. Comment l'insidieuse...	Jacques Nantel Arlene Krul/Transcontinenta 9/10
9	Pour en finir avec le gouvernement	Joanne Marcotte/Francine Breton 8/5
10	Université inc. Des mythes sur la hausse des frais...	Éric Martin Madine Ouellet/Lux -/1

Essais étrangers

1	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme	Jim Stanford/Lux 1/7
2	Tintin au pays des philosophes	Collectif/Philosophie Magazine 2/10
3	Indignez-vous!	Stéphane Hessel/Indigène 4/48
4	Breve histoire du progrès	Ronald Wright/Bibliothèque québécoise 6/7
5	Les mots de ma vie	Bernard Pivot/Albin Michel 3/4
6	Le Cosmos et le Lotus	Xuan Thuan Trinh/Albin Michel -/1
7	Demain, qui gouvernera le monde?	Jacques Attali/Fayard 7/4
8	L'influence de l'odeur des croissants chauds...	Ruven Ogien/Grasset 8/3
9	Quand un enfant se donne la mort. Attachement et sociétés	Boris Cyrulnik/Odile Jacob 9/2
10	Pour sauver la planète, sortez du capitalisme	Hervé Kempf/Points -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de *Gaspard* et est constitué des relevés de caisse de 177 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Santé : le privé n'est pas la solution



LOUIS CORNELIER

Le 12 décembre dernier, le propagandiste néolibéral Eric Duhaime commentait l'état du système de santé québécois à l'émission de Mario Dumont, à V. Il disait, en substance, que ça allait mal, que le vieillissement de la population allait empirer les choses, que le maintien du monopole public rendait la situation intenable et que seule une contribution plus importante du privé, avec son « argent frais », nous permettrait de nous en sortir.

S'il avait lu *Médecine publique, médecine privée. Un choix de société*, un collectif sous la direction de Fernando Alvarez, Duhaime, qui semble n'être abonné qu'aux publications de l'Institut Fraser et de l'Institut économique de Montréal, aurait été obligé de ravalier son baratin de valet de Chambre de commerce.

Professeur au Département d'administration de la santé de la Faculté de médecine de l'Université de Montréal, André-Pierre Contandriopoulos, dans cet ouvrage, dégonfle la vulgate néolibérale au sujet du système de santé. « Toutes les études sur les coûts du système de santé au Québec et au Canada qui utilisent les données officielles, écrit-il, montrent que les dépenses de santé ne sont pas hors de contrôle et que leur augmentation ne met pas en péril les finances publiques. » Les postes de dépenses qui augmentent le plus, d'ailleurs, ne sont pas ceux qui

sont exclusivement publics (les hôpitaux, par exemple), mais ceux où le privé est présent (les produits pharmaceutiques, par exemple).

Quant au vieillissement de la population, il s'agit d'un autre spectre destiné à faire peur au monde pour justifier un programme idéologique. Ce vieillissement, écrit Contandriopoulos, date des années 1970 et est progressif et prévisible. « Sa progression depuis la fin des années 1990 ne s'est pas accélérée », ajoute le chercheur. « Si le Québec, comme les autres pays riches, a su gérer la situation pendant plus de 30 ans, il n'y a aucune raison qu'il ne réussisse pas à le faire durant les 30 années à venir! »

L'efficacité du privé serait aussi un mythe en cette matière. Le financement privé serait notamment très gourmand quant aux dépenses administratives. « Au Canada, par exemple, les 13 % des dépenses totales [en santé] qui sont gérées par des assurances privées coûtent aussi cher à gérer que les 72 % des dépenses publiques! », rappelle Contandriopoulos. Dans *Le privé en santé. Les discours et les faits* (PUM, 2008), le plus solide ouvrage de référence dans ce débat, les chercheurs Trigub-Clover et Lamarche, après avoir comparé les systèmes de santé de 11 pays, en arrivent à la même conclusion: « Les pays les plus performants sont ceux où le financement, la prestation de services et la gouvernance sont assurés par le secteur public. À l'inverse, les pays les moins performants sont ceux où le secteur privé assume ces trois fonctions. »

Un débat idéologique

Si ce débat perdure depuis 30 ans, c'est qu'« il ne s'agit pas d'un problème technique, mais bien d'une question idéologique », écrit Contandriopoulos. Le système de santé, continue le chercheur, « est le miroir de la société tout entière ». En ce sens, il nous re-

vient de décider dans quel genre de société nous voulons vivre. Il y a plusieurs modèles (on le constate en comparant les États-Unis et le Danemark, par exemple) et chaque modèle propose un arrangement original entre ces valeurs que sont l'équité, la liberté et l'efficacité.

Au Québec, écrit le pédiatre Fernando Alvarez, « nous devons décider en toute connaissance de cause si le système d'administration des soins de santé doit être conçu ou structuré pour répondre aux intérêts de tous les membres de cette société en leur offrant la même égalité d'accès ou pour répondre prioritairement à des intérêts particuliers ». Pour Alvarez, il ne fait pas de doute que l'option publique est plus juste et plus efficace que l'option privée et que l'option mitoyenne annonce un malheureux glissement vers la seconde.

Marie-Claude Goulet, présidente de Médecins québécois pour le régime public, abonde dans ce sens en démontrant que, « depuis un certain temps, le système public se rend complice de sa propre privatisation ». Depuis 1980, rappelle-t-elle, les transferts fédéraux-provinciaux en santé ont diminué, des services ont été désaturés (soins dentaires, examens de la vue) et les conditions de travail du personnel de la santé se sont détériorées, encourageant ainsi le développement des agences privées qui empirent la situation.

D'autres éléments contribuent à affaiblir le système public et à nourrir le discours du recours au privé comme solution: surfacturation illégale (obligation d'un abonnement dans certaines coopératives ou cliniques), actes exclus (IRM, échographies), multiplication des médecins non participants qui continuent d'envoyer leurs patients à des spécialistes du réseau public, radiologistes qui profitent de l'exclusion de certains actes pour détourner des patients vers le privé, CHSLD (mal) gérés

en PPP au détriment des patients, centres médicaux spécialisés financés par le public qui opèrent dans le privé, mais abandonnent le suivi des patients au public, etc.

Toutes ces dérives fragmentent l'offre de soins, compliquent la gestion du système et le contrôle des dépenses, nuisent à l'accessibilité et engendrent un déficit démocratique (puisque le privé, même financé par le public, prend ses décisions). Le monopole public dénoncé par Duhaime, on le constate, existe de moins en moins, mais cette évolution ne rime pas avec amélioration.

L'économiste Marcel Boyer, dans cet ouvrage, joue le rôle du contradictoire, en plaçant pour un système dans lequel le secteur privé concurrentiel produirait les services de santé définis et financés par l'État. Il a le culot d'appeler « social-démocratie » ce système qui repose sur le principe « dépenses publiques, profits privés ». Un tel détournement de terme relève de la supercherie intellectuelle.

Si la justice sociale, la qualité des soins et l'efficacité économique nous importent plus que la liberté égoïste des nantis, on donnera raison à Fernando Alvarez qui conclut que, « d'un point de vue sociétal [sic], le système de santé public contribue plus à la richesse collective du pays qu'à l'enrichissement ponctuel d'individus ou de groupes particuliers œuvrant dans le domaine privé ».

louisco@sympatico.ca

MÉDECINE PUBLIQUE, MÉDECINE PRIVÉE

UN CHOIX DE SOCIÉTÉ

Sous la direction de Fernando Alvarez
CHU Sainte-Justine
Montréal, 2011, 128 pages

ESSAI

Alain Deneault ou le vice caché de l'économie

MICHEL LAPIERRE

En 1988, dans *Commentaires sur la société du spectacle* — cette société de consommation dont il faisait la critique esthétique et politique —, Guy Debord affirmait, au sujet de la Mafia: « Au moment du spectaculaire intégré, elle règne en fait comme le MODÈLE de toutes les entreprises commerciales avancées. » Aujourd'hui, Alain Deneault traite du « carnaval surmené », dont « les fétiches chiffrés » évacuent jusqu'à l'idée de crime.

Voilà le thème de *Faire l'économie de la haine*, ouvrage dans lequel il a réuni douze essais critiques. Jeu de mots, le titre sous-entend que l'économie peut à la dérobée s'appuyer sur la haine du pauvre, mais que les capitalistes peuvent aussi, pour s'enrichir, faire subrepticement l'économie de leur culpabilité, c'est-à-dire oublier le malheur des victimes de leur prospérité.

Comme les opinions du cinéaste français d'avant-garde Guy Debord (1931-1994), l'un des fondateurs de l'Internationale situationniste, celles de Deneault, philosophe et sociologue québécois né en 1970, s'assimilent, pour les conformistes, à des chimères. Mais la société minière torontoise Barick Gold n'y a pas vu que des propos éhémères.

Elle a poursuivi Deneault, les deux autres auteurs et l'éditeur du livre *Noir Canada: pillage, corruption et criminalité en Afrique* (Écosociété, 2008) pour pas moins de 6 millions de dollars. À la suite d'une entente de gré à gré, on a dû cesser de vendre l'ouvrage. Pas étonnant que deux des essais rassemblés dans *Faire l'économie de la haine* portent sur les « poursuites-bâillons ».

L'auteur y explique qu'à la



Alain Deneault

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

faveur du néolibéralisme, le pouvoir tend à remplacer la notion de démocratie, ainsi que les idéaux de justice et d'égalité qu'elle suppose, par celle de gouvernance. Selon lui, ce nouveau concept réduit la politique à des techniques de gestion où le consensus habilement imposé par des experts, en particulier en économie, se substitue à la franche discussion de gens qui défendent des points de vue différents.

L'analyse est lucide, même si elle nous fait frémir par son justesse au boutisme. « La tautologie d'aujourd'hui succède à l'idéologie d'hier », résume Deneault par une formule qui fait mouche. C'est dire, comme dans la conclusion du livre: « Sous les données, sous les calculs et sous la spéculation, oui: des crimes, du sang, du vol et des morts, mais assourdis par ce savoir économique et ses prérogatives légales. »

L'essayiste a la sagacité de voir dans la grande entreprise une psychopathe qui se croit éternelle et douée d'ubiquité, en plus d'être « incapable de remords ». Les paradis fiscaux, notamment celui que les États-Unis ont légalisé au Delaware, ont contribué à faire d'elle un monstre.

On peut s'étonner que Deneault, par exemple, qualifie de « génocide » les dommages irréparables causés par la société pétrolière Texaco en Équateur (1964-1992). Mais le sentiment, combien naturel, qui importe, c'est l'indignation.

Collaborateur du Devoir

FAIRE L'ÉCONOMIE DE LA HAINE

Alain Deneault
Écosociété
Montréal, 2011, 120 pages

BEAUX LIVRES

L'intelligence des plantes et des animaux

CAROLINE MONTPETIT

Au commencement était la Nature. Puis vinrent les hommes et leurs idées de grandeur. Quand la nature inspire la science, beau livre qui paraît aux éditions Plume de carotte, retrace les origines de plusieurs avancées de la science grâce à l'observation des animaux.

C'est ainsi qu'on apprendra qu'une usine de la Californie tente de produire un béton non polluant en imitant la biominéralisation par laquelle les oursins utilisent des éléments de l'eau de mer pour fabriquer les fleurs de pierre qui composent leur squelette. L'écureuil volant, quant à lui, aurait inspiré l'Américain Rex Finney qui, dans les années 30, s'est cousu un triangle de toile entre les jambes pour se maintenir en vol plané avant l'ouverture de son parachute. Reste cependant aux parachutistes à imiter la queue de l'écureuil volant, qui lui sert à la fois de frein et de gouvernail, lorsqu'il se pose habilement sur une branche...

La jolie chute des samares, ces graines de l'érable, aurait marqué sir George Cayley, surnommé le père de l'aéronautique. Elle a fait comprendre à Cayley que c'est la forme de l'hélice et la rapidité à laquelle elle tourne qui ralentissent cette chute. Et c'est le mouvement de l'hélice qui permet à la samare de demeurer dans les airs.

La grenouille des bois a pour sa part une caractéristique bien particulière. Elle parvient à survivre à des températures sous zéro pendant des mois en se congelant elle-même. « Pendant des mois, toutes ses fonctions vitales s'interrompent pour ne reprendre qu'au printemps, après le dégel. » Pour ce faire, la grenouille des bois se fabrique un antigel. Cette grenouille intéresse la recherche de traitements contre le diabète. On aimerait aussi imiter son antigel pour fabriquer des vêtements qui permettraient aux hommes de survivre au froid.

On pourrait continuer en parlant du scarabée de la Namibie,

qui boit la tête en bas pour capter la brume matinale par ses élytres et la faire couler jusqu'à sa bouche. On voudrait s'en inspirer pour capter l'eau qui se dégage des bâtiments. Ou encore de la moule, qui fabrique une colle qui résiste à tout, qu'on pourrait imiter pour coller des implants dentaires... On explorera aussi l'invention du velcro, né de l'observation de la bardane, ou celle du réveil-matin, inspiré du grillon. Bref, les possibilités de la nature sont infinies; reste à l'humain de mettre tout en œuvre, s'il le peut, pour être aussi malin qu'elle.

Le Devoir

QUAND LA NATURE
INSPIRE LA SCIENCE
HISTOIRES DES INVENTIONS
HUMAINES QUI IMITENT
LES PLANTES ET LES ANIMAUX
Matt Fournier
Éditions Plume de Carotte
Paris, 2011, 157 pages

Presses de l'Université Laval

L'équipe des PUL vous souhaite une Bonne Année 2012 !

JEAN DES GAGNIERS

Félix-Antoine Savard et la Forêt ou Le royaume des enchantements

D'autres ont célébré nos splendides forêts; personne ne l'a fait de façon aussi intense, aussi puissamment imagée et de tant de manières. Si Menaud, maître-d'œuvre fait pénétrer le lecteur dans une forêt souffrante, traçaque même, son auteur peut aussi, comme il le fait en 1950 devant les ingénieurs forestiers du Québec, prendre la défense d'un patrimoine vital qu'il sait vulnérable et menacé.

En librairie le 11 janvier prochain
160 pages • 29,95 \$
Bientôt disponible sur Ipad

En partenariat avec Nu-Book

Abonnez-vous à INFO-PUL
www.pulaval.com

Suivez-nous sur Facebook

EN BREF

Jonas écolo

Jonas, l'homme qui a dû séjourner dans un gros poisson parce qu'il tentait de se soustraire à l'appel de Dieu, était, au fond, un écologiste. C'est la thèse originale que développe David Fines dans *Jonas, le prophète de l'environnement* (Novalis, 2011). Pasteur dans l'Église unie du Canada, Fines relie avec finesse le célèbre livre de Jonas. Il compare la dévotion perverse des Ninivites, leur « méchanceté » dit la Bible, à la dévotion contemporaine pour l'économie et pour le progrès illimité. Dans les deux cas, une conversion s'impose pour éviter le désastre. « La crise environnementale est une crise

spirituelle », écrit Fines, et « le Dieu de Jonas est un Dieu qui se languit pour la conversion des humains, et qui donc nous appelle à prendre soin de la Création ». En relisant le livre de Jonas avec des yeux d'aujourd'hui, les chrétiens et les autres, explique Fines, sont appelés à se convertir à une « éthique de la modération », selon la formule du prêtre André Beauchamp. — *Le Devoir*

Tout Wallander en poche... ou presque

C'est sa profonde humanité et son indéfectible ténacité qui ont rendu célèbre le com-

missaire Kurt Wallander, le héros le plus connu de Henning Mankell. Ses enquêtes, traduites en plusieurs langues et vendues à des millions d'exemplaires, sont maintenant regroupées dans la collection « Opus » publiée par les éditions du Seuil. Comme le temps des Fêtes approche, on vient de mettre en circulation le tome 3 des aventures du commissaire, qui regroupe *Les morts de la Saint-Jean*, *La muraille invisible* et *L'homme inquiet*, dans lequel Wallander amorce sa dernière plongée en profondeur. Le gros livre de 1472 pages vient clore le cycle Wallander. — *Le Devoir*